

**Youssef Seddik,
Nous n'avons jamais lu le Coran,
Editions de l'aube 2004**

**Exergue...
Le prince de ma leçon de lecture**

Dans une nouvelle de Borges, le narrateur me fournit un raccourci pour dire en peu de mots ma rencontre avec le Coran et quel troublant rapport j'ai entretenu avec ce livre comme lieu de pensée et comme désir de texte: «La rencontre, écrit Borges, fut réelle, mais l'autre bavarda avec moi en rêve et c'est pourquoi il a pu m'oublier, moi je parlai avec lui en état de veille et son souvenir me tourmente encore.¹ » C'est en effet dans la même étrangeté face à ce texte — que j'ai cru m'appartenir et dont je ne pouvais soupçonner l'incommensurable éloignement — que je suis arrivé au savoir neuf qui m'a amené à m'occuper du Coran.

J'ai eu la chance d'être très tôt imprégné de la culture arabe et des textes sacrés de l'islam. Dès que, sur la planche de l'école coranique, j'ai appris à déchiffrer un alphabet qui, au matin, sentait bon l'encre archaïque fabriquée à partir de laine brûlée, et au soir, l'argile mouillée qui effaçait les versets laborieusement calligraphiés après qu'ils furent gravés dans le mou des mémoires enfantines. J'ai pu ainsi apprendre le Coran à la fois dans la fascination qui vénère et dans l'étonnement qui prépare au doute. Plus tard, en choisissant mon séjour dans la philosophie, forcément occidentale, l'élève des Canguilhem, Guérout, J. Wahl, Alquié, Belaval, Jankélévitch ou Lacan que j'ai été à poursuivre, sans se défaire de sa provision arabe, une démarche qui avait tout du voyage organisé. Mes excellents maîtres à la Sorbonne d'antan m'ont montré la lente ascension de la conscience, exclusivement européenne, à partir de son malheur jusqu'au triomphe de l'esprit, se levant sur une Europe qui a cru les canons napoléoniens d'Iéna, annoncer la fin d'un monde. Attentif et assidu, j'ai eu de cet enseignement l'honorabilité des diplômes et l'amer savoir de l'exclu d'un immense enjeu dont, têtue, je me savais malgré tout et confusément l'un des protagonistes, par le simple fait d'appartenir au monde des humains.

En accompagnant, humble et toujours inassouvi, les plus grands navigateurs d'une magnifique odyssée qui contourne mes mers et mes péninsules, en admirant et en « travaillant » les Platon, les Spinoza, les Kant ou les Hegel, je ne faisais que taire et différer mon désir d'évasion hors d'une incurable nostalgie à l'envers. Une nostalgie pour un lendemain, celle, aussi équivoque que le malentendu du récit borgésien,

¹ Le Livre de sable, Gallimard, coll. Folio, 1978.

que moi je nourrissais pour un avenir dont l'éclair annonciateur a déjà claqué un instant, j'en suis sûr, avec l'avènement d'une parole devenue le texte des textes pour des centaines de millions d'hommes et de femmes.

Je restais confiné dans mon intime souvenir de l'éclair mort-né, me croyant le seul à en confirmer en silence la folle promesse d'enfanter un jour les orages puis les éclaircies. En attendant, j'errais de livre en livre, éternel allochtone partout et même dans les espaces que les miens ont repeuplés. La philosophie me faisait cible de cet éclat de rire de Hegel déplorant que «des Turcs (l'islam, dans le lexique de son temps !) habitent aujourd'hui là où vivaient les Grecs ». Ils auraient fait perdre aux œuvres du génie grec, ajoute Hegel, « l'âme de souvenir et d'honneur qui les habite »².

Oui, je suis bien forcé de le reconnaître.

Turcs ou Arabes, qu'importe, c'est des ravages de l'esprit nomade qu'il s'agit dans ce cruel jugement de Hegel: incapable de maintenir et de bâtir, cet esprit-là a fait que l'islam vécu et subverti, sur nos terres natales ou conquises, a d'abord failli « au souvenir et à l'honneur » promis dans le texte qu'un ciel d'Arabie a donné un jour à nos attentes. Les héritiers et les gardes qui se sont approprié ce texte ont fait que nous ne l'avons jamais lu !

Ainsi d'ailleurs avons-nous fait plus tard de toute pensée naissant libre, singulière et enceinte seulement d'elle-même : elle s'est immédiatement retrouvée sous le fouet dompteur du pouvoir oublieux, propre à l'esprit nomade, qui doit la plier au tempo de son errance. Les Arabes, en recevant leur acte de naissance avec la révélation coranique qui leur apprenait ce que penser veut dire, et après y avoir impliqué très vite d'autres peuples, ont livré la bonne nouvelle à l'ogre du pouvoir nomade, à sa gueule de désert qui a vite fait, en avalant l'enfant, de l'assimiler à son néant.

² Georg-Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831), Principes de la philosophie du droit, J.-P. Frick et R. Dérathé, librairie J. Vrin, 1975, § 64, p. 118.